Ami du Clergé du 4 mai 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXIV. L'Incarnation, 273.
A l'école des Saints. — XXV. S. Pierre Célestin : l'humilité, 275. — XXVI. S. Philippe de Néri : la pureté, 277.
Les fêtes de l'Eglise. — LIX. Les Rogations, 279. — LX. La messe des Rogations, 281.
Sermons d'Adoration perpétuelle. — I. La présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie, 283.
Explication du Catéchisme. — *13e Leçon :* IXe article du Symbole, l'Eglise, 286.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXIV

L'INCARNATION

Mes frères,

L'Eglise catholique enseigne que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. Dieu, il l'est de toute éternité; homme, il l'est à partir de son Incarnation, c'est-à-dire à partir du moment où il a pris dans le sein de la Vierge Marie un corps et une âme semblables aux nôtres. C'est ce dogme de l'Incarnation qu'il nous faut maintenant étudier. « Je crois en Jésus-Christ, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. » Trois vérités sont contenues dans ce passage du Symbole : 1° Jésus-Christ n'a pas d'autre père que Dieu ; — 2° Sa mère est la Vierge Marie ; — 3° Il est véritablement homme.

I

Quand nous affirmons que Marie est Vierge, nous entendons établir qu'elle a conçu son divin Fils sans l'intervention d'aucun homme, mais par le seul effet de la toute-puissance divine, que son enfantement n'a nui en aucune façon à son intégrité corporelle et que la Mère de Jésus est demeurée toujours vierge. De ces trois enseignements, le premier seul nous intéresse en ce moment : Marie a conçu son divin Fils sans l'intervention d'aucun homme, mais par le seul effet de la toute-puissance divine.

Cette vérité est établie par les textes de la Sainte Ecriture, par la Tradition, et confirmée par des raisons de haute convenance Je citerai trois textes de l'Ecriture, un d'Isaïe, un de S. Luc et un de S. Matthieu. Isaïe, annonçant la future naissance du Messie, s'exprime en ces termes : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qu'on appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » C'est la préparation lointaine de l'Incarnation. En voici, dans S. Luc, la préparation immédiate. Quand l'ange Gabriel eut annoncé à Marie qu'elle serait la mère du Messie, Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je n'ai de rapports avec aucun homme ? — Le Saint-Esprit descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et c'est pour cela que celui qui naîtra de vous sera saint et sera appelé le Fils de Dieu. » Voici enfin le texte de S. Matthieu qui confirme après l'événement les deux prédictions d'Isaïe et de l'ange Gabriel : « La naissance du Christ arriva ainsi : Marie étant fiancée à Joseph, avant qu'ils eussent eu des rapports, se trouva enceinte, ayant conçu dans son sein par l'opération du Saint-Esprit... L'ange du Seigneur apparut à Joseph et lui dit : Ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est né en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, à qui tu donneras le nom de Jésus, parce qu'il sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. Tout cela a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par son prophète : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qu'on appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Le caractère miraculeux de cet enfantement est attesté par les symboles de la foi, par quantité de prières liturgiques et par l'enseignement constant de tous les Pères de l'Eglise, même les plus anciens, tels que S. Justin et S. Irénée. Ce dernier, en particulier, affirme que cette vérité fait partie de celles que le chrétien est obligé de croire et S. Hippolyte ajoute qu'elle est de tradition apostolique.

Des raisons de haute convenance, faciles à comprendre, viennent confirmer l'enseignement de l'Ecriture et de la Tradition. La première personne de la Sainte Trinité ne pouvait permettre que son Fils unique eût un autre père sur la terre. La sainteté du Christ ne pouvait s'accommoder d'une naissance qui normalement, sauf l'unique exception accordée à Marie, comporte la tache du péché originel. Jésus venait au monde afin que ceux qui croiraient en lui eussent le pouvoir de devenir enfants de Dieu, non par la volonté de la chair et du sang, non par la volonté de l'homme, mais par l'action surnaturelle de Dieu. Ne convenait-il pas que la naissance du Christ, le premier-né d'entre beaucoup de frères, celui qu'il faudrait imiter et suivre pour être sauvé, offrît un exemplaire de cette naissance surnaturelle à la vie de la grâce ? Et enfin puisque Jésus devait proclamer la gloire de la virginité, supérieure à l'état du mariage, il convenait qu'il honorât de cette glorieuse virginité celle qu'il avait choisie et bénie entre toutes les femmes pour en faire sa mère.

II

Des textes sacrés que nous venons de citer, il ressort clairement que Marie est la mère de Jésus. La conception miraculeuse de Jésus, sans l'intervention d'aucun homme, sa naissance, miraculeuse elle aussi, puisqu'elle a laissé subsister dans son intégrité la virginité de Marie, n'empêchent pas que Marie soit en toute vérité, selon le sens

ordinaire de l'expression, la mère de Jésus. Notre-Seigneur donna, un jour, la vue à un aveugle de naissance ; il ressuscita la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm et son ami Lazare. Ce ne sont pas là certainement les moyens ordinaires par lesquels un corps humain reçoit la vie et la faculté de voir. Il n'en reste pas moins vrai que ces miraculés possédaient la même vie et la même faculté de voir que les autres hommes. Ainsi Marie, pour avoir conçu et enfanté d'une façon miraculeuse, n'en est pas moins mère au sens courant du mot. Les expressions « Fils de Marie, » « Fils de David » et « Fils de l'homme » entendent bien exprimer cette maternité authentique de la Vierge Marie. Cette vérité est si peu discutée qu'il est inutile d'insister.

Cependant, si Marie est vraiment la mère de Jésus, puisque celui-ci est à la fois Dieu et homme, Marie peut et doit être dite Mère de Dieu. Tel est, en effet, le titre que nous lui donnons dans la Salutation angélique. Il s'est trouvé des hérétiques pour nier ce privilège de la maternité divine. Leur chef est Nestorius. L'erreur de celui-ci provient d'une autre hérésie qui, sous prétexte qu'il y a en Jésus deux natures, prétend y découvrir aussi deux personnes, une personne divine et une personne humaine. D'après lui, Marie serait mère de la personne humaine, mais non de la personne divine. Or la foi catholique affirme qu'il n'y a en Jésus qu'une seule personne. C'est un dogme fondamental de notre religion. Si on le nie, on nie du même coup la réalité et la valeur de la Rédemption. C'est, en effet, parce que ses souffrances et sa mort comme homme ont une valeur divine que Jésus-Christ nous a rachetés. Mais cette valeur ne peut exister que si Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme.

Il est donc légitime de dire que Marie est Mère de Dieu. C'est le dogme qui a été proclamé contre Nestorius par le concile d'Ephèse, dont nous avons célébré récemment le quinzième centenaire. Cette expression ne veut pas dire que Marie a produit la divinité, mais que le fils qu'elle a conçu et enfanté est Dieu en même temps qu'homme. S'il nous est permis d'employer une comparaison, qui pèche d'ailleurs comme toute comparaison, nous évoquerons le passage de la lumière à travers un vitrail rouge. La lumière diffusée par ce vitrail est à la fois lumière et rouge. Ce que le vitrail a produit, c'est la couleur rouge. La lumière, elle, vient d'ailleurs, du soleil. Ainsi Marie a donné à Jésus un corps humain ; quant à la divinité unie à l'homme, elle vient d'ailleurs, du sein de la Trinité. Néanmoins, de même que le vitrail est dit donner une lumière rouge, de même Marie est dite mère de l'Homme-Dieu, celle qui a donné naissance à l'Homme-Dieu, donc mère de l'homme et mère de Dieu.

III

Ce que nous avons dit de la conception et de la naissance de Jésus semblerait devoir écarter toute négation de son humanité. Cependant la nature humaine, semblable à la nôtre, a été refusée au Christ par plusieurs hérétiques. Les uns, appelés *docètes,* d'un mot grec qui signifie « apparence, » prétendirent que le corps du Christ n'était pas réel, mais seulement apparent. D'autres, par exemple Apelle, admettaient bien la réalité de ce corps, mais niaient que ce fût un corps de même nature que le nôtre. Arius, lui, s'en est pris à l'âme du Sauveur. Il nia son existence et supposa que la divinité suppléait à l'âme. Notre-Seigneur n'aurait donc eu qu'une humanité tronquée, incomplète. Apollinaire accordait à Jésus une âme sensitive, mais non une âme raisonnable. Enfin d'autres ont pensé qu'en Jésus l'âme et le corps n'étaient pas unis substantiellement comme en chacun de nous.

Comme on le voit, toutes les erreurs imaginables au sujet de l'humanité du Sauveur ont été soutenues. Ces erreurs sont aujourd'hui si désuètes que nous ne nous arrêterons pas longuement à les réfuter. Il nous suffira de rappeler comment Jésus a, pendant trente-trois ans, vécu une vie exactement semblable à la nôtre par ses manifestations physiques, intellectuelles et morales. Sa mort, elle aussi, a présenté les mêmes phénomènes que celle d'autres condamnés. Cela est si vrai que les Juifs n'ont voulu voir en Jésus qu'un homme, le fils de Joseph, un fauteur de troubles. Si les faits et gestes de Jésus étaient tellement humains qu'ils n'ont pas pu éveiller le moindre étonnement même chez ses compagnons les plus intimes, si Jésus a ressemblé à un autre homme au point qu'on a pu s'y tromper et le croire uniquement homme, comment admettre que Dieu ait ainsi trompé l'humanité en lui envoyant un fantôme, alors qu'elle croyait bien recevoir un homme véritable ? Il faut donc conclure à l'existence réelle de la nature humaine complète en Jésus, c'est-à-dire d'un corps semblable au nôtre et d'une âme douée, comme la nôtre, d'intelligence, de sensibilité et de volonté, et substantiellement unie au corps.

* *

Nous aurons encore à revenir sur l'Incarnation de notre divin Sauveur. Dès maintenant nous en savons assez pour adorer en lui le Fils de Dieu fait homme par amour pour nous. Cette vérité, nous l'exprimons en récitant notre Symbole, nous l'entendons exprimer par le prêtre à la fin de la messe, lorsqu'il répète les paroles de S. Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Profitons de ce fréquent rappel pour offrir à l'Homme-Dieu l'hommage de nos adorations et les sentiments de reconnaissance et d'amour que doit nous dicter le grand bienfait de l'Incarnation. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXV

S. PIERRE CÉLESTIN : L'HUMILITÉ

Mes frères,

Les braves gens qui, dans une masure d'Esernie, petite bourgade italienne de l'ancienne région des Samnites, virent naître à leur foyer, vers le milieu du XIIIe siècle, un petit enfant qu'ils nommèrent Pierre, ne se doutaient pas que leur fils serait appelé un jour à la plus haute de toutes les destinées et qu'il donnerait ensuite au monde un exemple unique dans l'histoire.

I

Nous possédons peu de détails sur la jeunesse de cette âme choisie par Dieu pour marcher dans les voies d'une humilité sainte. Le Bréviaire romain nous dit seulement que, de très bonne heure, Pierre voulut se préserver des dangers d'un monde alors très troublé et assez corrompu. Dans ce but, il se retira loin des hommes. Il avait pris résidence dans la solitude, à l'exemple des anciens ermites de la Thébaïde. Là il se livrait à la méditation des choses célestes, et, pour se rendre moins indigne du Seigneur, il châtiait rudement son corps, qu'il chargeait souvent de chaînes de fer.

Comme il arrive assez fréquemment, la renommée de sa vertu se répandit dans le voisinage, et d'autres âmes, belles comme la sienne et, comme la sienne, éprises d'idéal divin, vinrent frapper à la porte de sa cabane, afin d'apprendre de lui comment on doit mourir à soi-même ici-bas afin de vivre éternellement en Dieu. Peu à peu, le nombre de ses disciples s'accrut, à tel point qu'il fallut réglementer les exercices pieux, adopter une méthode de vie commune, et c'est ainsi qu'insensiblement prit naissance la Congrégation qui devait plus tard recevoir le nom des Célestins.

Cette société, comme d'ailleurs la plupart des Ordres religieux, se constitua d'après les principes jadis fixés par S. Benoît. Humainement, il était aisé de prédire que la carrière de son fondateur s'arrêterait là et que sa vie s'écoulerait, douce et paisible, comme celle de tous les cénobites. Mais les prévisions des hommes sont toujours « courtes par quelque endroit, » comme aurait dit Pascal, et la Providence se plaît à déconcerter leur vanité fragile.

En ce temps-là, le gouvernement de l'Eglise traversait une période difficile et mouvementée. Les puissances temporelles, qui comprenaient bien son incomparable influence, s'efforçaient tour à tour de l'attirer dans leur orbite. Quand les Empereurs germains eurent compris l'impossibilité d'atteindre ce but par la persuasion, ils essayèrent de la violence, et c'est alors que se produisirent ces longues et douloureuses luttes entre le Sacerdoce et l'Empire. Plus tard, l'influence française avait, à son tour, cherché à prédominer, surtout avec Charles d'Anjou. Mais le Saint-Esprit, qui voulait sauvegarder l'indépendance spirituelle, n'avait pas permis la réussite de ce plan. L'Eglise restait fière et libre, au prix toutefois de difficultés et d'épreuves dont on aurait peine à se faire une idée.

Pour comble de malheur, il passa alors, sur le trône de Pierre, toute une série de Pontifes qui ne firent guère qu'y apparaître avant de mourir, d'où une suite de fluctuations incessantes dans le commandement.

Le résultat de toutes ces circonstances embrouillées fut que les cardinaux eux-mêmes se divisèrent en plusieurs factions, ce qui créait des complications extraordinaires à chaque élection d'un nouveau Pape.

Les choses en étaient là, lorsqu'après un interrègne de treize mois Nicolas IV ceignit la tiare. On crut alors qu'une ère de stabilité féconde allait s'ouvrir pour l'Eglise. Dieu ne le permit pas. Après seulement quatre années, le Souverain Pontife disparut, et l'on se trouva, une fois de plus, aux prises avec la difficulté de lui donner un successeur.

Remarquez bien que les cardinaux chargés d'élire le nouveau Pape étaient dans l'ensemble remplis de bonne volonté. Il serait téméraire d'insinuer que les intrigues de parti ou les ambitions personnelles fussent une des causes importantes de la mésentente générale. Mais, en présence d'une situation très délicate, chacun, de bonne foi, préconisait une solution qu'il croyait excellente, tandis que ses collègues la jugeaient exécrable.

C'est ainsi que le Conclave se prolongea pendant deux ans et trois mois, sans aboutir à une solution. L'accord, du reste, était d'autant plus difficile qu'une partie des électeurs siégeaient à Sainte-Marie Majeure, tandis que certains autres s'étaient retirés à la Minerve et d'autres encore étaient partis pour Pérouse.

Lorsqu'il fut suffisamment démontré qu'aucun cardinal n'arriverait jamais à recueillir un nombre suffisant de suffrages, une solution inattendue amena l'union si longtemps désirée. On proposa de choisir le Pape en dehors du Sacré Collège, et toutes les voix se portèrent, avec un ensemble impressionnant, sur le nom de Pierre, que l'on considérait dès lors comme l'un des plus saints personnages de son époque.

Si jamais quelqu'un a pu être surpris par un événement imprévu, ce fut bien notre ermite, qui ne songeait qu'à la prière et ne connaissait pas grand'chose des complications du Conclave. Cependant l'intérêt général et le bien supérieur de l'Eglise exigeaient impérieusement qu'il acceptât; il se sacrifia donc, avec une immense douleur, et monta sur le siège pontifical, en prenant le nom de Célestin V. Il fixa sa résidence à Naples, peut-être un peu plus près qu'il n'eût fallu de Charles II. Et c'est alors que commença pour lui un calvaire de chaque jour. L'influence française assiégeait

ses portes et tentait de pénétrer dans la direction des affaires. De nouveaux ennuis surgirent à l'occasion d'une promotion cardinalice qui comprenait sept Français, ce que les Italiens estimèrent excessif.

Quotidiennement le malheureux Pontife était harcelé par des demandes, des décisions à prendre, des responsabilités à assumer, et sa vie antérieure, il faut bien le dire, l'avait peu préparé à tout cela. Bientôt, il se sentit fléchir sous le poids de sa charge. La solitude avait d'ailleurs pour lui des attraits puissants, et il aspirait à conquérir la liberté de prier Dieu aussi longuement qu'il le voulait.

Un combat s'engagea dans son âme loyale : d'une part, il craignait d'enfreindre la volonté du Très-Haut en abandonnant une tâche où la Providence l'avait appelé d'une manière si éclatante et si inattendue ; il se demandait en outre si, canoniquement, un pape a le droit d'abdiquer ; d'autre part un besoin de plus en plus impérieux de silence et de paix l'oppressait, et il lui semblait entendre un appel d'en-haut qui l'incitait à rentrer dans sa solitude. Célestin V essaya de tout concilier en offrant à ses cardinaux de gouverner, sous son nom, l'Eglise. Les hauts prélats ne jugèrent pas la chose possible. Mais, émus de pitié devant les tortures morales de leur Pape, ils rassurèrent ses scrupules et le laissèrent libre de renoncer au suprême pouvoir. Quelques jours après, le docte Gaetani était proclamé Pape sous le nom de Boniface VIII, et cette rapidité de l'élection montrait combien le sacrifice de Pierre Célestin avait été utile à l'Eglise et avait servi à rompre avec de vieux et néfastes errements.

Pierre, lui, reprit en toute humilité le chemin de sa cellule. Celui qui avait dirigé l'univers, traité avec les rois, commandé à des millions d'âmes, redevint un simple moine dont personne ne parlait plus. Il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Mais le Seigneur, qui exalte les humbles, voulut, au moins après le trépas, glorifier son serviteur fidèle. Au moment de son dernier soupir, une croix lumineuse brilla sur la cabane de l'ascète et signala au monde combien Dieu chérit ceux qui savent renoncer aux grandeurs et aux ambitions d'ici-bas.

II

La leçon de l'humilité est celle qui se dégage tout naturellement de cette vie. Aussi bien est-ce là un enseignement précieux pour quiconque veut vivre véritablement en chrétien. Notre-Seigneur ne s'est pas borné à nous recommander de ne pas nous élever au-dessus de nous-mêmes et de ne pas mésestimer les autres. Il a d'abord prêché d'exemple, depuis l'Incarnation qui l'abaissait jusqu'à la nature humaine, depuis l'étable de Bethléem, jusqu'aux outrages du prétoire, jusqu'à l'ignominie de la croix.

C'est que l'humilité constitue l'un des fondements essentiels de notre sanctification. On a souvent dit qu'elle est la vérité ; rien de plus exact, car elle nous fait nous apprécier nous-mêmes à notre juste valeur, qui est minime, quand elle n'est pas négative. L'un des vices les plus néfastes, c'est cet orgueil, si profondément ancré dans notre âme, qui nous porte à ne considérer que nos avantages et nos mérites, à les surestimer, à les admirer, à placer en eux de folles espérances.

Le mal est d'autant plus grave qu'il produit une double conséquence. Il nous induit personnellement en erreur, en basant notre confiance sur des qualités que nous croyons posséder, et dont nous nous apercevons qu'elles nous font défaut, au moment précis où nous en aurons besoin. Puis il tue en nous la charité, en nous portant à mépriser ceux qui nous entourent, sous le chimérique prétexte qu'ils nous sont inférieurs sous tous les rapports.

Dès ce monde, l'orgueil porte souvent en lui-même sa punition, en ce sens que celui qui s'y abandonne se rend insupportable à son prochain. Ses grands airs agacent les gens avec qui il a affaire et découragent jusqu'à la fidélité de ses amis. Une ambiance hostile se forme irrésistiblement autour de lui et, lorsque les circonstances deviennent critiques, risque fort de le faire échouer, faute des appuis qu'il a trop longtemps dédaignés. L'homme humble, au contraire, se concilie facilement les cœurs, parce que son attitude ne gêne personne, parce qu'il ne se met à la traverse d'aucun désir d'autrui, parce que son effacement volontaire témoigne, en quelque sorte malgré lui, d'une supériorité à laquelle on rend volontiers hommage.

Mais tout ceci n'est que le côté humain de la question. Il est beaucoup plus important de se souvenir que l'orgueil est l'un des péchés capitaux, qui comportent en eux-mêmes une gravité exceptionnelle et qui, par surcroît, nous entraînent à une multitude d'autres fautes. En organisant l'univers, le Créateur a voulu que chacun y demeurât à la place qui lui est assignée C'était d'ailleurs une exigence de son infinie sagesse. En effet, si tout le monde veut se dresser au-dessus de son rang, conquérir les premières places, il ne pourra en résulter que la confusion, source de mille désastres privés et publics.

Se laisser enivrer par les prétendues grandeurs que l'on se suppose complaisamment, c'est troubler l'harmonie générale et contrarier gravement le plan providentiel, c'est en outre se révolter contre la suprématie divine, dont on tend à méconnaître les ordres et les prérogatives dans toute la mesure où l'on prétend ne se guider que par ses lumières personnelles. Une rébellion pareille, qui ne dura qu'un instant, suffit jadis à précipiter en enfer Satan et ses séides. Et si le monde, actuellement, est condamné à des épreuves continuelles, c'est, avant tout, à la faute d'orgueil d'Adam qu'il le doit, puisque nos premiers parents irritèrent le Seigneur en voulant se rendre semblables à des dieux.

Aussi bien que dans la vie intime des individus, les déplorables résultats de l'orgueil s'af-

firment trop souvent dans l'existence des peuples. De même que le désir de dominer entraîne trop de gens à des tractations louches, à des oppressions, à des injustices, ainsi l'ambition des chefs d'Etat déchaîne des guerres abominables qui dévastent les provinces et fauchent par milliers les vies humaines.

Les châtiments, les humiliations, les défaites que nous sommes maintes fois amenés à contempler ici-bas, sont une première vengeance de la Justice immuable, prélude des autres sanctions, plus terribles encore, qui attendent dans l'au-delà les révoltés.

Puisque l'orgueil est si mauvais dans son essence et si funeste dans les conséquences qui en découlent, nous devons prendre soin de le refréner et de le combattre. La chose présente d'autant plus de difficultés qu'il tient aux racines de notre être et que, d'ailleurs, il est parfois délicat de le discerner d'avec un certain amour-propre légitime, ou d'avec le souci nécessaire de son rang, de sa dignité et des prérogatives parfois conférées par certains devoirs ou certaines fonctions.

Il est donc nécessaire, avant tout, de voir clair au fond de son âme et de bien distinguer les tendances mauvaises d'avec les obligations d'état. Une fois le champ de bataille nettement délimité, le reste n'est plus qu'une question d'énergie et de patience. Ceci ne veut nullement dire que ce reste ne sera pas très dur. Il faudra, au contraire, consentir à beaucoup d'immolations, si l'on veut définitivement tuer en soi le vieil homme, qui est surtout un homme d'orgueil.

Un orateur ancien a dit qu'il est relativement facile de sacrifier ce que l'on a, mais qu'il est extrêmement pénible de renoncer à ce que l'on est. Rien de plus vrai. Mais il faut sans cesse en revenir à ce principe que le salut n'est point une chose commode et qu'une récompense telle que le paradis, dans l'union heureuse avec le Très-Haut, vaut bien la peine de supporter quelques abnégations.

N'ayons donc pas peur de pratiquer l'humilité. Acceptons, avec une âme forte et sereine, la contradiction et même les outrages immérités. Ils nous seront comptés là-haut. Bien loin de les repousser ou de les fuir, allons au devant d'eux avec joie. Là encore nous ne ferons que suivre la route indiquée par le Maître.

Il est bien certain, ne craignons pas de le répéter, que cela nous fera souffrir. Mais rien au monde est-il plus précieux et plus fécond que la souffrance ? Chacun de nos soupirs, chacune de nos larmes sera recueillie par le bon ange qui veille à nos côtés et qui les présentera au Seigneur, comme un agréable holocauste. Et lorsque nos yeux se fermeront aux mirages de la terre pour s'ouvrir aux splendeurs des réalités impérissables, notre joyeux éblouissement sera d'autant plus considérable que nous aurons vécu sur terre dans une plus profonde et volontaire obscurité.

XXVI

S. PHILIPPE DE NÉRI : LA PURETÉ

Mes frères,

Chaque année, à mesure que le mois de mai avance, le peuple romain est pris d'un vertige d'allégresse. Ce n'est pas seulement l'éclatante splendeur des printemps italiens qui l'invite à la joie : c'est surtout le retour de la fête de S. Philippe de Néri, qui fut l'un des plus zélés apôtres de la ville de Rome et qui, depuis plus de trois siècles, est demeuré le protecteur le plus populaire, le véritable ami et le soutien des pauvres comme des puissants.

I

Celui dont l'anniversaire soulève une pareille liesse et dont les fêtes se transforment en triomphes, n'était pourtant pas originaire de la Ville éternelle. Mais, issu d'une honorable famille florentine, il y était venu tout jeune, afin de s'y perfectionner dans l'étude de la philosophie. La science de la sagesse humaine l'amena promptement à conclure que toute vie doit être orientée vers Dieu, et, sans négliger son labeur intellectuel, Philippe s'appliqua dès lors à cultiver les vertus surnaturelles dont la Providence avait orné son âme.

Dès son départ pour Rome, il s'était débarrassé, entre les mains des pauvres, de son riche patrimoine. A ce premier renoncement il ajouta bientôt d'autres sacrifices, encore plus strictement personnels. C'est ainsi qu'il se mit à pratiquer assidument le jeûne et l'abstinence, qui sauvegardent la pureté. C'est ainsi également qu'il s'accoutuma à effectuer souvent le pèlerinage des sept Basiliques et à passer les nuits dans les catacombes de S. Calixte, afin de mieux méditer sur le courage et les exemples des martyrs.

Un adolescent si accompli ne devait pas rester perdu dans la masse des fidèles vulgaires. C'était, au moins, ce que tout le monde pensait autour de lui. Mais lui, au contraire, s'estimait indigne des vocations supérieures. Il fallut que des ordres formels lui fussent donnés pour qu'il se décidât à gravir les marches de l'autel.

Aussitôt après son ordination sacerdotale, il se dépensa sans compter pour le salut des âmes. La plus grande partie de ses journées se passait au confessionnal, où, fréquemment, il lui fallut même siéger pendant des nuits entières, tant était considérable la foule des coupables ou des malheureux qui venaient auprès de lui décharger leur conscience ou solliciter des directives. Entre temps, il prêchait dans les églises et sur les places publiques, et le peuple accourait avec empressement autour de lui pour jouir de la parole de Dieu qu'il savait si bien mettre à la portée de ses auditeurs assez frustes.

On serait tenté de se demander si cette activité débordante, consacrée à tant d'œuvres diverses, ne nuisait pas quelque peu au souci de sa vie inté-

rieure. Aucune crainte à avoir de ce côté-là. Comme tous les saints, Philippe savait parfaitement que nos actions extérieures ne sont fécondes pour le ciel que dans la mesure où elles sont fertilisées par la sanctification personnelle, et que le meilleur moyen de convertir les autres, c'est de devenir soi-même juste, généreux et pur. Aussi son effort ne cessa-t-il jamais de développer en lui l'esprit d'oraison et de pénitence.

L'amour de Dieu le dévorait à tel point que souvent, dans ses effusions de charité, son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine ardente et qu'il finit par lui briser deux côtes, à force d'enthousiastes palpitations. De nombreux témoins le virent parfois, au milieu de ses méditations, nimbé d'une éclatante et céleste lumière. Mais comme la charité divine a horreur de l'égoïsme, notre saint s'appliqua à répandre sur son prochain, et spécialement sur les miséreux, les trésors de sa bonté.

A ce point de vue, il accomplit tant de merveilles que le Seigneur daigna le récompenser dès ce monde. On raconte qu'un jour où il faisait, comme à l'ordinaire, l'aumône à un mendiant, ce pauvre rejeta soudain ses haillons et se montra au Bienheureux sous sa réalité splendide d'ange de lumière. Une autre fois, tandis que le souci de soulager des malheureux l'avait fait sortir durant la nuit dans les ruelles obscures de Rome, il tomba dans un fossé ; mais ce fut encore un ange du ciel qui vint lui tendre la main et le faire sortir de ce mauvais pas.

Au reste, les miracles se multipliaient sur sa route, comme si Dieu avait voulu remplacer pour lui les dignités épiscopales et cardinalices qu'il avait toujours refusées, par les honneurs de la puissance céleste. Philippe était doué du don de prophétie et de plus, lui qui était si épris de pureté, il possédait un sens spécial et surnaturel qui lui permettait de reconnaître les âmes chastes et de les discerner, à première vue, d'avec les autres. On cite de lui plusieurs cas de bilocation, humainement inexplicables. A plusieurs reprises, il guérit des malades ; il ressuscita même des morts. La Sainte Vierge daignait lui apparaître. Bref, il vivait dans l'atmosphère du monde céleste, et sa sainteté rayonnait si bien autour de lui que lorsqu'il mourut, en 1595, tout le peuple de Rome n'eut qu'une seule voix pour le proclamer Bienheureux. Glorifiée par Grégoire XV, sa mémoire se survit encore aujourd'hui à elle-même dans la remarquable Congrégation de l'Oratoire, qui fut l'une de ses entreprises préférées.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que S. Philippe ait estimé suffisant le rigoureux accomplissement de ses besognes quotidiennes. Il croyait ne pouvoir jamais faire assez pour la gloire de Dieu, et s'efforçait de prolonger le plus possible dans l'avenir l'influence de son action. Dès le début de son sacerdoce, il s'était inscrit dans une pieuse fraternité de prêtres qui menaient la vie commune sous le vocable de S. Jérôme. Bientôt son zèle le poussa à faire mieux en faveur de ses confrères : il organisa des réunions périodiques où il prêchait aux ecclésiastiques les exercices de la retraite. Et comme il n'est pas toujours commode d'intéresser, en leur parlant, des orateurs depuis longtemps blasés sur l'éloquence, afin de rendre ses assemblées plus attrayantes, Philippe eut l'idée originale de les agrémenter par des représentations théâtrales, sur des sujets tirés de la sainte Bible, avec accompagnement musical.

C'est ainsi que, sans l'avoir sans doute prémédité, il créa ce genre de musique sacrée que l'on appelle des oratorios et où Palestrina s'est créé une célébrité incomparable. Mais il n'est pas difficile de croire que ce n'était pas pour le simple amour de la mélodie que Philippe groupait des prêtres autour de lui. C'était surtout pour élever encore davantage leurs âmes vers le divin Maître. Son projet réussit ; bientôt les ecclésiastiques habitués à ses réunions décidèrent de le reconnaître comme directeur et de mener, sous ses ordres, la vie en commun, sanctifiée par l'oraison, les études sacrées et le zèle apostolique.

Officiellement reconnue par Grégoire XIII et Paul V, la Congrégation de l'Oratoire se développa avec rapidité, surtout en Allemagne et en Autriche ; puis, plus tard, en Angleterre, au Mexique et à Ceylan. La branche française, établie par le cardinal de Bérulle, a été longtemps florissante. Malgré quelques tendances jansénistes qui, au XVIIe siècle, obscurcirent un peu l'éclat de son mérite, elle a rendu, elle aussi, de grands services à l'Eglise et produit bon nombre de prêtres savants et pieux, animés de l'esprit de leur saint fondateur.

II

On a souvent signalé l'importance de l'action exercée par Philippe de Néri au point de vue de la prédication, du ministère des âmes et de la vie religieuse. Sans méconnaître cet aspect primordial de son existence, ce n'est pas celui-là que nous nous attacherons à méditer aujourd'hui, parce qu'il n'est ignoré d'à peu près personne. Il sera plus utile de choisir une de ses vertus, et précisément celle qu'il préféra entre toutes, je veux dire la pureté.

Le Bréviaire nous affirme qu'il garda intacte la fleur de sa virginité jusqu'à son dernier soupir et que rien ne put jamais le faire consentir à la plus légère souillure. Dieu veuille nous faire la grâce de l'imiter, car la chasteté, que l'on nomme la « sainte vertu » par excellence, est peut-être celle qui nous rapproche le plus des anges, nos frères. Les anges sont essentiellement purs ; mais le fait qu'ils sont entièrement spirituels, qu'ils ne sont pas enchaînés comme nous à une matière et à des sens avides, les dispense des tentations auxquelles les mortels sont en butte.

Il faut bien reconnaître que ces tentations sont multiples, ici-bas, et presque incessantes. Les unes viennent directement du démon, qui nous présente d'alléchants tableaux, des imaginations perverses, afin de nous entraîner au mal. D'autres

sont produites par la dégradation de notre nature, volontiers rebelle sous le joug de la loi et prompte à satisfaire ses penchants les plus bas. De tous temps, mais à notre époque surtout, ces occasions de péché sont renforcées et multipliées par l'impudeur que certains ont toujours affichée, mais qui, maintenant, est devenue presque générale.

Il faudrait remonter aux temps de la décadence de l'Empire romain ou aux folies de la Renaissance, pour rencontrer un tel ensemble de provocations au mal, qui s'étalent cyniquement. Parcourez les boulevards d'une ville : jetez un coup d'œil sur les panneaux de publicité ; entrez chez un libraire et consultez le titre ou le sommaire des publications en vogue ; comptez, si vous le pouvez, les dancings, les cinémas, les théâtres où la morale est sans cesse outragée ; vous ne tarderez pas à être édifiés.

Il n'est pas jusqu'à la toilette féminine qui ne constitue parfois un défi à la moralité comme au bon goût. Que des personnes plus ou moins déshonorées se permettent de telles licences, ce serait déjà trop, car enfin, même en laissant de côté les lois divines, il devrait y avoir une police pour refréner de pareils abus. Mais que des femmes soi-disant chrétiennes se prêtent aux caprices honteux de telles modes ; qu'après une nuit passée au bal — et Dieu sait dans quels costumes, dans quelles conversations, dans quels plaisirs — elles jettent hâtivement une fourrure ou une écharpe sur leurs épaules nues afin d'aller entendre la messe et parfois même y communier, cela confond l'imagination et remet invinciblement en mémoire le mot de l'humoriste que « la stupidité humaine est la seule chose qui donne une idée de l'infini. » En effet, qui donc croient tromper ces pauvres gens dont la vie semble se partager entre les voluptés et les bonnes œuvres ? Le monde n'est pas dupe de leurs comédies dévotes ; et quant à Dieu, il a pris soin de nous prévenir dans l'Evangile que « nul ne peut servir deux maîtres. »

Il existe une incompatibilité absolue entre la licence dans les plaisirs et la religion de la croix. La première jette le pécheur dans un tourbillon fangeux, lui fait faire litière de toute dignité, de toute vertu, de tout sentiment noble et surnaturel. La seconde impose le renoncement, la douleur, le sacrifice. Essayez donc de concilier tout cela. Ou plutôt non. Ne tentez pas une expérience inutile autant qu'irréalisable. Reconnaissez sans vains subterfuges que la volupté entraîne le monde dans l'anarchie, qu'elle le précipite dans les abîmes, tandis que l'austère pratique des commandements du Décalogue sauvegarde seule, avec la dignité individuelle, les intérêts essentiels de la société. Reconnaissez encore que nul n'a le droit d'enfreindre les défenses que Dieu a posées et que, lorsqu'il s'agit d'ordres graves comme ceux dont nous parlons, la moindre transgression doit être rigoureusement réprimée.

Est-ce à dire que tout soit toujours et universellement défendu ? Non, sans doute : les obligations ne sont pas les mêmes pour des enfants, pour des personnes consacrées à Dieu, que pour les gens à qui le sacrement de mariage a conféré certains droits, refusés aux autres. Mais même dans l'union chrétienne, il faut savoir que tout n'est pas licite et qu'il ne suffit pas d'avoir échangé devant l'autel des serments avec des anneaux, pour se livrer à une débauche voilée.

Si vous hésitez sur la borne posée à la frontière de vos droits, allez consulter votre directeur de conscience qui, en apaisant vos scrupules, vous fixera la limite de vos devoirs.

Que conclure de ce bref résumé d'une question souverainement importante, sinon que nous sommes continuellement exposés à pécher et que, par suite, la plus grande vigilance nous est nécessaire si nous voulons éviter, peut-être la honte ici-bas, et sûrement les infaillibles sanctions de l'éternité ? Ne nous laissons pas prendre en défaut par une attaque inopinée. Sans trouble, mais sans hésitation, soyons sans cesse prêts à repousser les soudains assauts comme les perfides embûches.

N'oublions pas non plus que, si nous sommes avant tout responsables de notre âme propre, nous aurons aussi à répondre des scandales que nos paroles, nos gestes inconsidérés, notre attitude trop légère pourraient provoquer chez ceux qui sont en relations avec nous, surtout s'ils sont encore jeunes et inexpérimentés. Il suffit parfois d'un geste ou d'un mot que l'on croit sans importance, pour causer des ravages incalculables : l'important est donc de se méfier.

A vous, parents chrétiens qui m'écoutez, une autre charge incombe encore : celle de surveiller de très près la conduite, les relations, les lectures, les divertissements des enfants que Dieu vous a donnés pour que vous les éleviez dans la foi sainte et dans la pratique de la vertu. Dès qu'ils arrivent à seize ou dix-huit ans, les jeunes gens, les jeunes filles éprouvent de fâcheuses tendances à s'émanciper, et vous avez trop d'expérience pour ne pas savoir à quels désastres ces penchants conduisent quelquefois.

Sans cesser d'être bons, sachez vous montrer forts. Loin de vous laisser aveugler par une sotte sensiblerie familiale, faites respecter dans vos foyers, comme vous la respecterez vous-mêmes, la morale pure et sublime que le Seigneur nous a imposée.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LIX

LES ROGATIONS

Pâques, c'est la résurrection des âmes. Le temps pascal est donc un temps de joie. D'ailleurs les harmonies surnaturelles se joignent aux harmonies naturelles. Le printemps est venu. Pendant que les âmes régénérées s'épanouissent aux rayons du Soleil de justice, les fleurs couvrent la terre comme un merveilleux tapis, elles réjouissent les

yeux par leur fraîcheur et leur doux éclat, elles répandent leur parfum dans l'atmosphère embaumée; l'air est plus pur, les oiseaux chantent en construisant leurs nids; tout est enchantement pour les sens, pour l'esprit, que charme ce gracieux spectacle, pour le cœur, qui remercie Dieu des trésors qu'il nous prodigue. Les arbres sont pleins de promesses, les futures moissons ondoient, les bourgeons dans les vignes annoncent l'abondance. Mais tous ces biens en fleurs sont fragiles, et nous sommes loin de la saison des fruits. Il suffit d'une nuit de gelée pour flétrir toutes ces belles espérances, d'un orage pour dépouiller les arbres, d'une grêle pour changer en désastres ces floraisons splendides et ces dons joyeux que nous montre la Providence.

Car le printemps est aussi l'époque des fléaux. La saison est encore incertaine; la table est dressée, mais un coup de vent peut la renverser. Ainsi dans nos merveilleuses joies il y a quelque tristesse et quelque trouble. Ne nous étonnons donc pas que l'Eglise, qui prévoit tout et qui connaît la puissance de la pénitence et de la prière, interrompe un moment les allégresses pascales pour nous rappeler la fragilité des biens terrestres et demander à Dieu de les préserver et de changer ces espérances en réalités.

De là les processions et les prières des Rogations.

I

Elles ont une origine gauloise, et par conséquent nous sont chères. Ce sont nos aïeux les premiers qui ont fait ces processions au chant des litanies.

Au v^e^ siècle, les Burgondes s'emparèrent du Dauphiné et de la vallée du Rhône, au prix de cruautés et de violences inouïes. S. Mamert était alors évêque de Vienne, et sa province fut particulièrement éprouvée. Les tremblements de terre avaient épouvanté jusqu'aux bêtes sauvages, qui abandonnèrent leurs forêts désolées et se répandirent dans les campagnes, même dans les villes. Les loups pénétrèrent jusqu'au cœur des cités, et des incendies nombreux, allumés par des mains inconnues, dévastaient et effrayaient le pays.

La nuit de Pâques de l'an 470, tout le peuple de Vienne était rassemblé dans la grande église où l'évêque célébrait avec la pompe accoutumée le mystère de la Résurrection et conférait le baptême aux néophytes. Tout à coup le feu se déclare dans la maison de ville qui dominait toute la cité. Le peuple affolé quitte aussitôt la basilique, et chacun court combattre le fléau ou s'en va garder sa maison. Le service divin est interrompu; l'évêque, resté seul au pied de l'autel, implorant la miséricorde de Dieu pour son peuple, prie de toute la ferveur de son âme :

— Seigneur! dit-il, si vous daignez délivrer mon peuple des fléaux qui ne cessent de l'accabler, et particulièrement du feu qui le menace, je fais vœu d'établir tous les ans dans mon diocèse des prières solennelles et des processions en action de grâces, et afin que vous nous préserviez des fléaux à venir.

Il avait à peine achevé sa prière que l'incendie, qui se propageait déjà dans la ville, s'arrêta soudain. La cité était miraculeusement sauvée. Le peuple revint de lui-même à la basilique pour remercier Dieu, le saint évêque acheva dans l'allégresse la célébration des mystères, et, l'office terminé, au point du jour, il annonça aux fidèles le vœu qu'il avait fait en leur nom. Les Viennois acclamèrent cette décision, car ils étaient tous convaincus qu'ils devaient leur salut à la sainteté de leur évêque.

Il prescrivit donc trois jours d'expiation pendant lesquels les chrétiens jeûneraient, prieraient et feraient des processions en chantant des psaumes. On choisit pour l'accomplissement de ce vœu les trois jours qui précéderaient l'Ascension.

Cette coutume se répandit aussitôt dans le midi de la Gaule, puis dans la Gaule entière. Le 1^er^ Concile d'Orléans, en 511, où se réunirent tous les évêques qui reconnaissaient l'autorité de Clovis, ordonna aussitôt le jeûne pendant les trois jours des Rogations. Comme les processions étaient fort longues, il dispensa les hommes de service de leur travail. L'obligation du jeûne se retrouve encore dans les Capitulaires de Charlemagne et de Charles le Chauve.

De la Gaule, où cette institution devint aussitôt populaire, elle gagna l'Espagne, puis l'Angleterre, et l'Eglise finit par l'accepter. Le pape S. Léon III avait couronné, en l'an 800, Charlemagne empereur d'Occident, à Rome, le jour de Noël. Or, l'année suivante, un tremblement de terre désola l'Italie et renversa la basilique de St-Paul-hors-les-Murs. Le Pape ordonna alors de célébrer les Rogations à Rome, comme on faisait en Gaule, pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, au chant des litanies. La Gaule venait d'accepter, grâce à Charlemagne, la liturgie romaine. Elle accepta par là même la procession de S. Marc, que ne faisait pas l'Eglise gallicane. Alors à Rome on conserva à la procession du 25 avril le nom de *Litanies majeures*, et on appela *Litanies mineures* celles des Rogations. On appela au contraire en France *Litanies majeures* celles des Rogations et *Litanies mineures* celle de S. Marc.

L'Eglise romaine, toutefois, n'imposa pas le jeûne, pour ne pas attrister la joyeuse quarantaine pascale.

II

Avant S. Mamert, on faisait déjà des processions. Elles sont dans la nature de l'homme et surtout du chrétien. Quand les fléaux s'appesantissent sur nous, au fond du cœur nous avons le sentiment que nous sommes coupables et que la justice divine nous châtie. Alors, pour apaiser la colère de Dieu, les hommes ont pris l'habitude de se réunir, afin de prier ensemble, ils font des manifestations religieuses, des pèlerinages.

Les chrétiens avaient une confiance sans réserve dans la croix que Jésus-Christ a teintée de son sang, sur laquelle il rendit le dernier soupir. Ils prirent donc la croix et la portèrent à la tête des foules qui suivirent, en la regardant et en l'implo-

rant. Ils savaient que Dieu a permis à Satan de soulever des tempêtes, de dresser les éléments contre les humains qui, par leurs crimes, ont irrité Dieu et provoqué sa colère. Ils savaient aussi que la croix fait trembler les ennemis du Christ; et ils portaient la croix devant eux comme une protection, comme un insigne de victoire. C'est ce que chante la liturgie : « *Ecce crucem Domini.* Voici la croix du Seigneur, fuyez, partis ennemis. Le lion de Juda est vainqueur! » Et à mesure que la croix avance, Jésus triomphe, il apaise Dieu par ses souffrances, ses mérites, sa passion; les fléaux suscités par Satan disparaissent, les orages cessent de se déchaîner, la sérénité revient dans l'air, dans le ciel, dans les âmes. La vue de la croix rend la confiance.

Mais, au dire de Sidoine Apollinaire, avant l'institution des Rogations les processions se faisaient sans ordre et sans ferveur. Celles-ci étaient accompagnées de litanies, c'est-à-dire de prières publiques. On y chantait le *Kyrie eleison* et le *Christe eleison,* fréquemment répétés; on y invoquait la Sainte Vierge et les saints

Tous les fidèles se réunissaient dans une église déterminée. Là se faisait d'abord l'imposition des cendres sur le peuple, puis on l'aspergeait d'eau bénite. Alors la procession s'ébranlait. En tête, la croix d'une église principale, ensuite les paroisses défilaient chacune à leur rang. Les fidèles et les clercs marchaient pieds nus. Les psaumes succédaient à la litanie, les antiennes aux psaumes. On se rendait à une station désignée d'avance. On visitait les églises qu'on rencontrait et l'on y célébrait les louanges des saints à qui elles étaient dédiées. Les processions duraient des heures, six heures quelquefois, si l'on en croit S. Césaire d'Arles. Quand le clergé, gagné par la fatigue, ne chantait plus, les femmes chantaient à leur tour, pour lui permettre de respirer. On arrivait enfin à l'église qui était le but de la procession, et l'on y célébrait le saint sacrifice. Ces longues prières, ces chants, cette fatigue, tout était pénitence et expiation.

En ces jours, Charlemagne déposait aussi ses chaussures et marchait nu-pieds derrière la croix, jusqu'à la station terminale. Sainte Elisabeth de Hongrie arrivait à se confondre avec les plus humbles femmes du peuple, et elle allait aussi pieds nus, couverte d'un vêtement de laine grossière. S. Charles Borromée, qui aimait les grandes expiations, jeûnait pendant ces trois jours au pain et à l'eau. Au point du jour, le clergé et les fidèles remplissaient le Dôme pour recevoir les cendres, puis on parcourait la ville en priant, en chantant. Le lundi, on visitait treize églises, neuf le mardi, onze le mercredi, et l'on ne rentrait que vers quatre heures du soir. Mais en chemin, l'illustre évêque célébrait la messe dans une église et ne manquait jamais d'adresser la parole à son peuple.

C'est ainsi que se célébraient les Rogations dans les âges de foi. Depuis, la ferveur a diminué, le respect humain l'a remplacée, la foule n'est plus venue prier derrière la croix. Et cependant les fléaux subsistent. Avec les progrès modernes, les vastes ateliers, les immenses installations, les forces terribles dont on dispose, ils sont plus dangereux et produisent des conséquences effroyables. Il faut que ceux qui ont la foi n'hésitent plus à la manifester. Qu'ils assistent à ces humbles processions des Rogations, où l'on prie si bien, en plein air, parmi les champs couverts de moissons en herbe, verdoyantes et prometteuses, couverts de trèfles, de luzernes, de sainfoin en fleurs, à l'ombre de la croix. Si nos yeux étaient ouverts aux horizons surnaturels, nous verrions les anges qui nous accompagnent et le démon qui fuit, l'air purifié par les chants et les prières. Nous comprendrions la puissance de la prière publique, l'espérance répandue dans les cœurs et dans les champs par la présence de la croix, par les supplications intimes des bonnes femmes du peuple, qui ont gardé leur foi simple et ardente, par la voix des cloches de l'église qui remplissent l'air de leurs sons joyeux et des grâces divines, et surtout nous saurions de quelles puissantes ressources, de quels admirables secours se prive une société qui cesse d'être chrétienne.

LX

LA MESSE DES ROGATIONS

Pour la procession et pour la messe des Rogations, l'Eglise se sert de la couleur violette, conforme à l'esprit de l'office et aux invocations des litanies des saints. Elle pense aux fléaux matériels qui menacent les récoltes; elle pense aussi aux fléaux de l'erreur et de la division qui ravagent les esprits. C'est pourquoi elle a ajouté cette prière aux litanies : « Daignez, Seigneur, rappeler dans l'unité de l'Eglise ceux qui s'égarent et conduire tous les infidèles à la lumière de l'Evangile. *Ut omnes errantes ad unitatem Ecclesiæ revocare et infideles universos ad Evangelii lumen perducere digneris, te rogamus, audi nos.* »

I

L'Introït annonce qu'elle se sent exaucée : « De son temple saint le Seigneur a exaucé ma prière, et le cri que j'ai poussé devant lui a pénétré jusqu'à ses oreilles. » Puis ce cri de l'amour reconnaissant : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force. Le Seigneur est mon appui, mon refuge et mon libérateur. » (Ps. XVII, 2, 3 et 7).

L'Epître, qui est de S. Jacques, demande à être citée tout entière : « Confessez-vous mutuellement vos fautes et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris, car la prière fervente du juste a beaucoup de puissance. »

L'Apôtre parle des malades en danger de mort. Il leur recommande de faire devant les chrétiens qui entourent leur lit l'humble aveu de leurs fautes, non pour en recevoir le pardon, car il ne s'agit pas ici de la confession sacramentelle, mais pour s'humilier et par cette humiliation obtenir

des grâces de guérison, pour le corps et pour l'âme. Il poursuit : « Elie était un homme de la même nature que nous. Il pria avec instance pour qu'il ne tombât point de pluie, et la pluie ne tomba point sur la terre pendant trois ans et six mois. Et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. »

C'est ainsi que la prière est une utile protection pour la conservation et pour la production des fruits de la terre. Cette prospérité matérielle nous intéresse et nous réjouit ; cependant nous ne pouvons pas oublier combien le salut d'une âme est supérieur aux plus abondantes richesses du sol. S. Jacques nous le rappelle en termes saisissants : « Mes frères, si quelqu'un d'entre vous s'égare loin de la vérité et qu'un autre l'y ramène, que celui-ci sache que celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'égare sauvera une âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. » (Jac., v, 13-20).

Sauver les âmes, tel a été le but de l'Incarnation. Le Fils de Dieu est descendu des cieux, appelé par les âmes qui se débattaient dans l'erreur et le vice, sans qu'il leur fût possible d'en sortir par elles-mêmes. Il fallait pour cela toute la puissance de Dieu. Le Sauveur a eu pitié de nous, il nous a tendu la main, nous a arrachés à l'abîme, à l'enfer, par son immense bonté, et il nous a associés à son œuvre de rédemption. Il veut que, comme lui, nous ramenions les pécheurs ; en les sauvant, nous nous sauvons nous-mêmes.

Sur cette pensée, le chœur chante : *Alleluia*. Il ne chante qu'un seul *Alleluia*, parce que la messe des Rogations est une messe de deuil ; mais il ne se défend pas de célébrer l'ineffable bonté de Dieu : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est infinie. *Confitemini Domino quoniam bonus...* »

II

Insistons sur le délicieux Evangile des Rogations.

Les Apôtres entouraient leur Maître et lui demandaient : « Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean a fait à ses disciples. » Ils oubliaient que Jésus ne cessait de leur inculquer cette science, mais ils ne comprenaient la prière que comme une abondance de paroles qui occupaient les lèvres, non le cœur. Dans son adorable condescendance, il leur enseigne le *Pater* et il veut leur montrer qu'il ne faut point se lasser de prier :

« Si quelqu'un de vous a un ami et va le trouver au milieu de la nuit en lui disant : « Mon ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis qui voyage est arrivé chez moi, et je n'ai rien à lui offrir » ; et que, de l'intérieur de la maison, l'autre réponde : « Ne m'importune pas ; la porte est déjà fermée, mes enfants et moi sommes au lit, je ne puis me lever et te rien donner » ; je vous le dis, quand même il ne se lèverait pas pour lui donner des pains, parce qu'il est son ami, il se lèvera à cause de sa persévérance à frapper, et il lui en donnera autant qu'il en a besoin. Et moi je vous dis : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvre à qui frappe. Quel est parmi vous le père qui, si son fils lui demande du pain, lui donne une pierre ? ou qui, s'il lui demande un poisson, lui donne un serpent au lieu d'un poisson ? ou qui, s'il lui demande un œuf, lui donne un scorpion ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'Esprit bon à ceux qui le lui demandent ! » (Luc, xi).

N'êtes-vous pas frappés de cette simplicité divine, de ces comparaisons familières que Jésus emploie pour se faire bien comprendre, de cette tendresse qu'il témoigne à l'homme, de cette bonté à laquelle le cœur ne saurait résister ? Dieu supplie l'homme en quelque sorte de le prier, et il lui donne l'assurance qu'il l'exaucera. Quelle exhortation à la persévérance, dans la parabole de l'ami qui va pendant la nuit demander trois pains à son ami ! Celui-ci n'est pas disposé à les lui donner, il le lui déclare sans ambages ; mais, puisque l'autre continue à frapper avec violence à la porte, il lui ouvrira à cause de son importunité.

C'est pourquoi les litanies que nous chantons seront infailliblement exaucées. Ce sont les mêmes paroles qui sont répétées à satiété. L'air en est rempli, les échos les redisent : « Saints du ciel, priez pour nous, intercédez pour nous ! Des fléaux délivrez-nous, Seigneur ! Daignez nous donner et nous conserver les fruits de la terre, nous vous en prions, écoutez-nous ! » Dieu attend ces prières, et il les aime ; elles sont aussi, parmi notre siècle orgueilleux, des actes d'humilité. La tendance des esprits est de se passer de Dieu. On a tellement exalté la science, science physique, science agricole, science économique, que Dieu, au gré de l'impiété, n'est plus rien dans ce monde qu'il a créé, qu'il a façonné, orné pour nous. Quelle erreur, quelle superbe, quelle offense au bon sens ! L'homme ne peut pas même créer un grain de sable, ni produire une goutte d'eau, une goutte de pluie, et il passe fièrement dans ses campagnes florissantes, devant ses vignes qui peuvent être ravagées aujourd'hui même par la grêle, parmi les blés, dont les feuilles jaunissent, parce que le ciel est d'airain, comme au temps d'Elie ; il est d'une déplorable impuissance et il refuse de s'incliner devant le Dieu tout-puissant. Se peut-il rien de plus sot que cet orgueil ? Aussi puisqu'il veut se passer de Dieu, Dieu l'abandonne à ses moyens et ne bénit pas ses travaux.

Mais voilà qu'il entend des prières qui montent de l'âme des humbles, de la bouche des enfants, du cœur des femmes du peuple, des prêtres qui l'implorent pour ces aveugles et ces endurcis : « Nous vous en prions, exaucez-nous ! » Aussitôt il s'attendrit, il se souvient que ces hommes, tout indignes qu'ils sont de ses dons et de ses largesses,

sont cependant ses enfants ; il entend la prière sincère du pauvre, qui n'a pas d'orgueil, et il l'exauce.

C'est ce que chante l'Offertoire : « Je louerai le Seigneur avec les accents de ma voix. Je chanterai ses louanges au milieu d'une nombreuse assemblée, car il s'est tenu à la droite du pauvre et il a sauvé mon âme des atteintes de ceux qui la poursuivaient. » (Ps. cviii, 3).

Et la Communion insiste : « Demandez et vous recevrez ! » Mais il faut demander pour recevoir ; il faut que les hommes s'unissent pour prier, car Jésus alors prie avec eux ; il faut qu'ils suivent la procession des Rogations, qui, depuis S. Mamert jusqu'à S. Grégoire le Grand, jusqu'à nos jours, ont écarté tant de fléaux et obtenu tant de grâces.

Nous avons interrompu les méditations des joies pascales si douces à l'âme, pour reprendre un instant l'appareil de la pénitence, afin d'apaiser la colère de Dieu provoquée par tant de blasphèmes, d'orgueil et de mépris. Ce qui a engagé S. Mamert à instituer les prières des Rogations et l'Eglise à les conserver pieusement depuis quinze siècles, c'est qu'à cette époque du mois de mai la terre a revêtu son incomparable parure et exposé, comme sur un immense tapis de verdure et de fleurs, ses richesses, ses moissons en herbe, ses trésors nourriciers. Hélas ! tout cela n'est qu'en promesses. Pour que les moissons jaunissent et que le blé soit rentré dans les greniers, pour que les fleurs deviennent fruits et que les vignes produisent le vin qui réjouit le cœur de l'homme, il faut les bénédictions du ciel, la protection d'en-haut, le sourire de Dieu à la terre. C'est pourquoi l'Eglise prie, elle prend sa faction et sa fonction maternelle, à la place de ses enfants qui oublient Dieu. Elle prie avec foi, avec ardeur, pour que la Providence veille sur les fruits de la terre.

Sa pensée toutefois ne s'est pas éloignée des consolants mystères de Pâques, et aujourd'hui sa foi se ravive et s'émeut, avec toutefois une pointe de tristesse. Elle songe à l'état d'âme des Apôtres et surtout de la Sainte Vierge, la veille de l'Ascension. Quelle fête douce et magnifique pour Jésus ! Son œuvre est achevée et au prix de quelles épreuves ! Il va demain monter au ciel, à la droite du Père, pour recevoir sa récompense. Mais il devra quitter sa sainte Mère ; Marie fera ses adieux à son Fils. On se figure Marie et les Apôtres réunis au Cénacle pour y attendre la dernière apparition du Sauveur. La Sainte Vierge toutefois est habituée à tous les sacrifices. Jésus a dit : « Il est utile que je m'en aille. » Et elle se soumet avec amour à la volonté, au désir de son Fils, elle qui s'est toujours oubliée pour les autres.

SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

I

LA PRÉSENCE RÉELLE DE DIEU DANS L'EUCHARISTIE

Vere Dominus est in loco isto.
Dieu est vraiment ici.
(Gen., xxviii, 16).

Mes frères,

Celui qui est le Créateur du monde et qui s'est fait le Rédempteur des hommes est ici présent, aussi véritablement présent derrière le cristal de l'ostensoir que moi, son prêtre, je le suis dans cette chaire, que vous, ses fidèles, vous l'êtes entre les murailles de cette église : *Vere Dominus est in loco isto.*

Il est ici présent, non seulement par une action qui s'exercerait au loin, par la foi que nous avons en lui, par sa grâce ou par son souvenir, mais présent d'une présence substantielle et immédiate, dans toute sa réalité de sa double nature, avec son corps qu'il a livré pour nous et avec la plénitude de ses perfections divines : *Vere Dominus est in loco isto.*

Le Christ Jésus, le Fils de Dieu, ici présent, quelle affirmation ! Elle dépasse notre raison, elle confond nos sens, elle étonne notre cœur lui-même ; mais elle est aussi vraie que les axiomes de la science la plus rationnelle, que les faits de la nature la plus palpable, et par la foi, je le veux bien, mais par la foi qui est elle aussi une lumière et une vérité, nous en sommes aussi certains que nous le sommes de voir les rayons de ces flambeaux et d'entendre les sons harmonieux de l'orgue et des voix qu'il accompagne : *Vere Dominus est in loco isto.*

Quand, recueillant mes pensées, je me place là en face de ces faits et de cette présence, savez-vous, m. f., la double exclamation qui monte de mon âme à mes lèvres de chrétien et de prêtre ? Je dis, ou plutôt je m'écrie : « Quel honneur et quelle faveur que cette présence ! » — Ce n'est rien de plus que ce double mot que je viens vous faire entendre en cette solennité ; mais c'est assez, n'est-ce pas ? pour nous rappeler ce que nous devons à la présence réelle de Notre-Seigneur sur cet autel.

I. — *Quel honneur pour nous !*

Oui, m. f., Dieu est là réellement présent. Quel honneur pour nous !

Telle est la première exclamation de ma foi. Combien en effet nous devons être fiers de cette présence !

De tout temps et sous tous les régimes, les hommes ont attaché des idées d'honneur du fait de posséder dans leur cité ou de recevoir dans leur demeure un illustre visiteur, un de ces personnages que leur position, leur renommée, leur mérite mettent en évidence et placent au-dessus de leurs semblables.

On ambitionne cette distinction et on en tire une vanité, d'ailleurs légitime et que je suis loin

de blâmer, car il semble qu'un reflet de gloire rejaillisse de celui qui s'approche de nous sur nous-mêmes. On se sent moins petit à proximité de ceux qui sont plus grands et qui nous grandissent par leur amitié.

Quel honneur donc pour nous d'avoir pour visiteur, non plus seulement un homme, si grand soit-il, mais Dieu lui-même ; et non seulement de l'avoir pour visiteur, mais pour notre hôte, fixant son séjour à côté de nous et avec nous !

Mais quoi ! Que signifie cet étrange langage ? Dieu n'est-il pas l'Invisible et l'Infini ? Insaisissable par essence, en étant partout il n'est nulle part. Il est partout, parce qu'il est au plus intime de toute créature, qui ne subsisterait pas sans lui. Il n'est nulle part, parce qu'aucun lieu ne peut le contenir ni le circonscrire. Ce Dieu peut-il donc avoir une demeure parmi nous et comme nous ?

Oui, m. f., son amour infini, qui le presse de se communiquer et de s'approcher de ses créatures, l'a porté jusque-là. Et aujourd'hui il a un tabernacle où il est toujours résidant, multipliant et perpétuant une existence nouvelle et mystérieuse qu'il a faite sienne pour être toujours mêlé à notre existence.

Que dis-je ? Il a un tabernacle ? Il a un banquet toujours ouvert et toujours servi. Les anges, moins honorés que les fils de l'humanité, n'ont point le droit de s'y asseoir, mais tous ceux qui croient en lui sont appelés à y prendre place.

Et non content de nous faire les honneurs de cette table, il se fait lui-même notre nourriture ; sa chair devient le mets délicieux et son sang le breuvage céleste qu'il offrira de ses propres mains à ses invités. Tel est le mystère de l'Eucharistie.

Autrefois, en descendant sur la terre et en devenant l'un d'entre nous par l'Incarnation, notre Dieu nous avait déjà fait un honneur sans égal et sans autre explication possible que son amour infini pour nous. Notre humanité avait été ainsi ennoblie et déifiée dans cette portion d'elle-même qui forme l'être humain du Rédempteur. Oserai-je dire que l'Eucharistie, à laquelle nous participons par la communion, honore l'homme davantage et nous fait monter à une telle hauteur que tout puissant qu'il soit, Dieu ne peut pas nous élever plus haut, puisqu'il ne peut pas nous mettre au-dessus de lui-même ?

En ces jours-là, Dieu avait traversé notre horizon comme une apparition de salut et une vision d'espérance sous une forme sensible. Il avait été donné à l'humanité alors vivante de voir de ses yeux, de toucher de ses mains, d'entendre de ses oreilles l'Infini parlant par une bouche humaine. Mais un seul lieu de la terre avait été témoin de son passage ; un seul peuple avait pu jouir de sa présence, et encore cette présence devait-elle être bientôt ravie au monde.

Il s'était donné à notre nature, mais sans se communiquer à nos personnes ; il était devenu notre Sauveur, notre frère, mais il ne s'était pas uni par une union immédiate à chacun d'entre nous.

Par le mystère que nous appelons l'Eucharistie, il étend à tous les pays l'honneur qu'aux jours de sa vie mortelle il n'avait pu accorder qu'à un petit nombre de privilégiés. Il rend sensible et accessible à tous sa présence réelle dans l'humanité, et si tardivement que nous soyons venus dans le cycle des siècles, nous ne perdons pas notre droit à voir et à posséder notre Dieu que d'autres ont vu et possédé, à nous approcher personnellement de sa personne que d'autres ont eu l'avantage et la gloire de toucher.

Il y a plus encore. Par ce mystère eucharistique, il consomme cette alliance qu'il a commencé à contracter avec nous en prenant notre nature, et il s'unit directement à chacun des membres de son corps mystique : union moins étroite, sans doute, que celle de la divinité et de l'humanité en la personne de Jésus-Christ, mais union la plus parfaite qui soit dans l'ordre physique et moral, union qui nous fait vivre de la vie même de Dieu fait homme, nous incorporant à lui, nous rendant participants de toutes les prérogatives comme nous le sommes de son être, nous élevant par là jusqu'à lui.

Qu'est-ce donc que Dieu aurait pu faire de plus pour nous, avant le ciel où il nous admet à sa jouissance substantielle ; et que pouvons-nous ambitionner de plus dans l'état présent, nous qui devenons possesseurs de Dieu et convives de Dieu? Quel excès d'amour, s'écrient les Saints, mais aussi quel excès d'honneur pour nous !

Ah ! qu'il me soit permis de chanter, non seulement les bontés de mon Dieu, mais les grandeurs de l'homme ainsi exalté par son Créateur : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.*

Car si quelque chose est capable de nous persuader du sentiment de notre dignité personnelle, de nous relever à nos propres yeux, de nous convaincre de nos origines supérieures et de nos destinées immortelles, c'est assurément cette présence perpétuelle de Dieu à côté de nous, et avec nous, et pour nous. Nous ne sommes donc pas ce que l'on nous dit et ce que l'on voudrait faire de nous : des êtres d'un jour, venus d'hier sur la terre et retournant demain au néant. Notre vie a donc assez de valeur pour attirer Dieu et l'enchaîner près de nous ! Non, il n'y a que la religion qui sache véritablement grandir l'homme en le rapprochant de Dieu.

Dieu est là présent parmi nous ! Hélas ! combien ne comprennent pas cet honneur qui leur est fait ! A ceux-là on peut adresser le reproche de S. Jean-Baptiste aux Juifs, leur parlant du Christ dédaigné par eux : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* Il y a quelqu'un qui est au milieu de vous et que vous ne connaissez pas. » Ce Dieu, qui nous honore jusqu'à nous traiter en amis, beaucoup parmi les hommes le traitent comme un étranger. Des chrétiens passent devant ses temples avec l'indifférence du païen qui ne le connaît pas ou le mépris de l'incrédule qui l'outrage. Cet honneur qu'il nous a fait de sa présence

n'est à leurs yeux qu'un don sans valeur. Ce pain que les anges leur envient n'est pour eux qu'une nourriture insipide. Ce sacrifice journalier de la victime sans tache n'a plus de prix pour leur foi expirante.

C'est pour répondre à cette indifférence que l'Eglise nous convoque dans ces solennités de l'Adoration, afin de rendre à Celui qui nous a tant honorés les honneurs dus à sa grandeur. Et en l'honorant, c'est encore nous qui sommes honorés, et en pensant à celui qui est là, je trouve en vérité le plus humble des fidèles en adoration devant lui tout resplendissant des clartés qui jaillissent de l'autel, plus grand qu'il ne le serait dans les fonctions les plus enviées du monde.

Nous le comprendrons et nous considérerons comme un honneur en ce jour de faire notre heure de faction autour de notre Dieu.

O Dieu de l'Eucharistie, Dieu avec nous, que la prunelle de nos yeux s'obscurcisse à jamais, que notre chair se dessèche comme celle d'un cadavre sur les ossements de notre corps, plutôt que d'oublier ce que vous avez fait pour nous ! Et pour vous honorer comme vous méritez de l'être, que ne sommes-nous l'or pour le ciboire qui renferme votre chair sacrée ! Que ne sommes-nous dans cette fête le flambeau qui brûle sur l'autel où vous êtes exposé, ou l'encens dont le parfum embaume ce sanctuaire et rend ainsi hommage à votre présence adorable !

II. — *Quelle faveur pour nous !*

Dieu est là présent ! Quel honneur pour nous ! Ce fut la première exclamation de notre esprit croyant.

Quelle faveur pour nous ! Ce sera la seconde exclamation de notre cœur reconnaissant.

Si la venue et le séjour d'un personnage opulent sont considérés dans une cité comme une source de revenus et une bonne fortune publique pour toute une population, quel trésor et quel avantage ne doit pas être, pour la terre et pour l'humanité, la présence du Créateur du monde et du Rédempteur des âmes ! Car enfin, lui si riche par nature et si généreux par sentiment, ne peut pas être et rester là gardant pour lui ses richesses et ses grâces d'un cœur avare et d'une main réservée.

Ainsi qu'à moi, en lisant la vie du Rédempteur, il vous est certainement venu à l'esprit un désir comme celui-ci : « Que ne m'a-t-il été donné d'être le contemporain de l'Homme-Dieu, du Fils de Marie, de le voir, de l'entendre, de lui ouvrir mon cœur ! Comme je me serais mis de sa suite ! Comme j'aurais profité de sa présence et de ses enseignements ! Heureux Joseph vivant dans son intimité, mourant entre ses bras ! Heureux Zachée donnant l'hospitalité au Messie ! Heureuse la Samaritaine puisant à la source même de la vie les eaux qui jaillissent dans la vie éternelle ! »

Ces pieux désirs ne sont-ils donc pas satisfaits, quand nous venons nous agenouiller dans cette église ? Ici, à l'autel, ne trouvons-nous pas le même Jésus, Celui qui passait en faisant le bien ? N'est-ce pas le même, renaissant sur la pierre sacrée comme il naquit à Bethléem, se cachant humblement dans le tabernacle comme il s'est caché dans la petite maison de Galilée, tout à nous comme il fut aux pasteurs de la Judée ?

Ici, à l'autel, n'avons-nous pas le même Jésus poursuivant sa vie apostolique, visitant les malades, entrant chez le centenier et le publicain, recevant à ses pieds la pécheresse, appelant et bénissant les petits enfants, attirant à lui toutes les âmes et les comblant de ses faveurs ?

Ici, à l'autel, n'avons-nous pas le même Jésus Rédempteur, renouvelant chaque jour entre les mains de ses prêtres l'immolation du Calvaire, perpétuant le sacrifice qui a sauvé le monde ?

A la vérité, l'Homme-Dieu se dérobe sous les espèces eucharistiques, mais est-il moins vivant et moins puissant sous ces voiles ? Il est réduit à un mystérieux silence qu'il ne rompra plus qu'au jour de la justice suprême ; mais parle-t-il moins à notre âme attentive ? Et à ses genoux, comme Madeleine à la villa de Béthanie, comme la Vierge Marie dans l'intimité de Nazareth, ne pouvons-nous pas entrer avec lui dans le plus intime des tête-à-tête en lui faisant visite ? Nous ne voyons pas ce bon Maître ; mais du fond de son sanctuaire, ne jette-t-il pas sur nous un regard de miséricorde, comme sur Pierre, pour nous inviter à pleurer nos ingratitudes, comme sur André, pour nous inviter à le suivre ? Des murs plus épais que le métal ou le marbre du tabernacle semblent le séparer de nous ; mais croyez-vous que le cri de notre détresse ne parvient pas jusqu'à son cœur, et lorsque nous venons étaler dans son sanctuaire notre misère, pouvons-nous penser que ce spectacle le trouve sans compassion ?

Notre Dieu est ici présent.

Et si éprouvé, si pauvre, si inexpérimenté ou si coupable que soit une âme, elle a toujours la ressource d'aller à Celui qui est la force et la richesse, qui est la sagesse et le salut, qui est la pureté et le pardon ; elle ne reste pas toute seule dans sa peine et dans sa tentation.

Quand donc, nous chrétiens, m. f., comprendrons-nous le bienfait que nous avons là sous la main, au seuil de notre demeure, et saurons-nous avoir recours au Christ Jésus, l'appelant à notre aide dans nos tribulations, lui confiant les joies comme les tristesses de notre âme ? Cela fait tant de bien de mettre Notre-Seigneur de moitié dans sa vie ! Et ce que je vous prêche, je voudrais le crier à tous les êtres vivants de la terre, car tous ont leurs épreuves. Je voudrais que ma voix fût assez insinuante pour pénétrer dans tous les cœurs aigris et meurtris, et leur porter cette parole de salut. Je voudrais pouvoir me pencher au chevet de tous les agonisants, à l'oreille de tous les déshérités, sur le dur métier de tous les travailleurs et leur parler du Christ consolateur, leur Sauveur à tous.

Qu'ils viennent donc ici, ceux qui ont à se plaindre ou du sort, ou des hommes, ou d'eux-

mêmes!... Il sort toujours de Jésus, le médecin des âmes, une vertu mystérieuse et divine qui sèche les larmes et pardonne les fautes. Auprès de lui les épreuves perdent de leur amertume ; le découragement fait place à la résignation. En lui nous trouvons la force qui soutient contre toutes les tentations, la grâce qui réconforte en ces moments où l'âme troublée ne sait plus si elle est digne d'amour ou de haine.

Y a-t-il donc un seul être qui puisse dire ici-bas : « O Christ, j'ai cru en votre parole, et vous n'avez pas tenu vos promesses ; je suis venu à vous, et mon fardeau n'est pas devenu plus léger ; je vous ai confié mes détresses, et vous ne les avez pas soulagées ; j'ai cherché en vous la force et vous ne m'avez donné ni appui, ni consolation... O Christ, vous m'avez trompé ! »

Non, non, cela, on ne l'entendra jamais dire par une bouche sincère. En vérité, ayant au milieu de nous Celui qui est la source de toute grâce, qu'avons-nous à envier au ciel, et que nous manque-t-il, sinon peut-être de mieux comprendre cette faveur et de savoir en profiter ?

Hélas ! de la part d'un trop grand nombre, quelle indifférence et quelle ingratitude! Supposez qu'un infidèle, un sage comme Platon, ressuscitant en plein christianisme, soit initié aux beautés et aux profondeurs de ce mystère, et que, ravi par tant de miséricorde, il entre ensuite dans nos temples, désireux de se mêler à la foule des adorateurs du Dieu des autels. Quel ne serait pas, en trop d'endroits, son légitime étonnement en voyant le vide autour d'un Dieu présent, et si peu d'empressement à solliciter ses grâces ? N'aurait-il pas raison de regarder notre foi comme bien faible et ces chrétiens-là comme des êtres bien peu soucieux de leurs intérêts et bien ingrats à l'égard de leur céleste bienfaiteur ?

Nous ne serons pas de ceux-là, m. f. ; nous croyons que le Christ est ici présent et qu'il y est tout pour nous. Notre reconnaissance sera égale à notre foi. Notre amour surpassera, s'il se peut, notre foi et notre gratitude.

Cette fête a été instituée pour offrir au Dieu trois fois saint le tribut de nos adorations et pour apporter au Dieu trois fois bon le tribut de notre amour.

A genoux donc, m. f., avec cette foi et cette générosité que j'ai senties palpiter dans vos poitrines répondant, en ces jours, à ma voix qui vous exhortait ; à genoux devant le Dieu qui nous a tant honorés et tant comblés de ses bienfaits !

Et disons-lui : « O Seigneur Jésus, ô Verbe fait homme, ô Dieu des tabernacles, vous savez que je suis sincère dans cet aveu ; je vous aime ! Que ne vous ai-je toujours également aimé ! Peut-être j'ai bien tardé à me donner à vous ; c'est le douloureux remords de ma vie. Mais c'est le triomphe de votre miséricorde de recevoir avec tendresse l'enfant le plus prodigue et de confondre dans un même embrassement l'amour repentant qui confesse son erreur avec l'amour innocent qui n'a jamais failli.

« Maintenant, heureux d'être à vous, je veux racheter et réparer les tiédeurs du passé par les ferveurs de l'avenir ; et à jamais toutes les puissances de mon être, ma chair et mes os, plus encore que le souffle de ma poitrine, et la vertu de mes lèvres crieront : « Amour à mon Sauveur et à mon Dieu ! »

« Je vous aime et je veux vous aimer d'un amour souverain qui l'emporte sur tous mes autres sentiments ; arrachez vous-même de mon cœur la fibre qui ne palpiterait pas pour vous.

« Je vous aime et veux vous aimer d'un amour généreux. Faites-moi connaître seulement votre volonté. Faut-il m'en aller en exil ? Faut-il sacrifier une occasion, briser un lien trop cher, mais coupable ? Il n'est rien que je ne sois prêt à entreprendre pour vous.

« Je vous aime et veux vous aimer d'un amour total ; je vous rapporterai fidèlement mes actions et mes pensées, mes joies et mes peines. Je vous bénirai dans mes travaux et dans mon repos. Je serai à vous dans le cloître ou dans le foyer, dans la rue comme dans l'église.

« Je vous aime et veux vous aimer d'un amour fidèle et constant, qui ne tombe pas avec les feuilles de l'automne, qui ne change pas avec les variations des pouvoirs humains, qui ne s'affaiblisse pas avec l'épuisement du sang et le nombre des années.

« Aujourd'hui donc, demain, toujours, dans le temps et dans l'éternité, Seigneur, comme vous êtes à moi, je veux être à vous, pour ne cesser de redire : « Honneur et amour à Celui qui nous a tant honorés et tant aimés! » Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

13e LEÇON

IXe Article du Symbole : l'Église

Q. 113. — *Qu'est-ce que l'Eglise ?*

R. — *L'Eglise est la société des chrétiens soumis à l'autorité des pasteurs légitimes, dont le chef est le Pape, successeur de S. Pierre.*

Qu'appelle-t-on société ? C'est la réunion de plusieurs personnes soumises aux mêmes lois ou règlements, sous l'autorité d'un chef principal et parfois de plusieurs chefs subalternes, en vue d'atteindre un but déterminé. Ordinairement, pour être admis dans une société, il faut satisfaire à certaines conditions, par exemple d'âge ou d'aptitudes. Quiconque se fait admettre dans une société accepte d'obéir aux lois et règlements de cette société. Certaines infractions graves peuvent motiver le renvoi.

L'Eglise est une grande société qui réunit tous ceux qui ont reçu le baptême catholique. Ses membres sont soumis à l'autorité de son chef principal, le Pape, et à celle des chefs subalternes, les évêques et les curés. Celui qui a été reçu dans l'Eglise accepte d'obéir à ses lois et règlements.

Dans certains cas de désobéissance grave, l'Eglise rejette le membre qui s'en est rendu coupable. On dit alors qu'il est excommunié. Le but que poursuit l'Eglise, c'est le salut éternel des âmes. Comme dans toute société, le fidèle bénéficie de tous les moyens dont dispose l'Eglise pour atteindre ce but. Ces moyens sont divers ; les principaux sont les sacrements. Chacun doit aussi s'efforcer de travailler, selon son pouvoir, au bien général de l'Eglise et au salut des autres fidèles.

—

Q. 114. — *Qu'était S. Pierre ?*

R. — *S. Pierre était le chef mis par Jésus-Christ à la tête des Apôtres.*

Toute société suppose et exige un chef qui veille à la bonne exécution des lois et règlements de la société. Si le chef n'existe pas, chacun des membres agira selon sa fantaisie, et ce sera bientôt la ruine de la société. Supposez qu'une armée n'ait pas de chef. Que feront les soldats ? Ou bien ils ne sauront pas ce qu'il faut faire et ne feront rien, ou bien chacun fera ce qu'il estime le meilleur ; mais il n'y aura pas unité d'action ; des discussions s'élèveront et on n'aboutira à rien. Il fallait donc un chef à l'Eglise que Jésus était venu établir sur la terre. Ce chef, c'est lui-même.

Mais comme il ne devait pas demeurer visiblement présent au milieu de son Eglise, il a voulu être représenté par un homme qui tiendrait sa place, qui commanderait en son nom, qui ferait respecter ses lois et qui, dans les cas particuliers, prendrait des décisions et donnerait des ordres pour sauvegarder les intérêts de la société et de chacun de ses membres. Jésus a désigné lui-même ce chef en disant à Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Pais mes agneaux, pais mes brebis. » De fait, c'est Pierre qui a commandé aux autres Apôtres et ceux-ci l'ont reconnu pour leur chef et lui ont obéi.

—

Q. 115. — *Comment Jésus-Christ a-t-il établi S. Pierre chef de son Eglise ?*

R. — *Jésus-Christ a établi S. Pierre chef de son Eglise en lui disant : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle... Pais mes agneaux, pais mes brebis, » c'est-à-dire : Sois le pasteur de mon troupeau tout entier.*

Le chef, nous venons de le dire, est indispensable à la société. Sans lui, elle s'écroule bientôt dans l'anarchie et le désordre, incapable d'atteindre le but pour lequel elle avait été établie. Pour qu'une maison soit solide, il faut qu'elle repose sur des fondations en bonne pierre de taille. En donnant à Simon ce nom de Pierre, et en lui disant que sur lui, Pierre, serait bâtie son Eglise, Jésus a voulu lui faire comprendre qu'il remplirait dans l'Eglise le même rôle que la pierre de fondation dans la maison, c'est-à-dire qu'il donnerait à cette Eglise sa solidité et lui permettrait de subsister. Or nous avons dit que ce rôle, c'était celui du chef. Ces paroles de Jésus voulaient donc dire : « Tu seras le chef de mon Eglise ; c'est ma volonté. »

Jésus emploie aussi une autre comparaison, familière aux Apôtres. Il y avait en Palestine beaucoup de troupeaux. Ces troupeaux étaient composés de brebis et de leurs petits, les agneaux. A la tête de chaque troupeau il y avait un berger, chargé de conduire brebis et agneaux dans les bons pâturages et de les protéger contre les bêtes de proie, les loups, les chacals qui abondent dans le pays. Ce berger était choisi par le maître du troupeau et veillait sur le troupeau à sa place.

De même Jésus est le maître du troupeau, c'est-à-dire des âmes qu'il a rachetées et conquises par son sang. Il confie son troupeau à un berger, Pierre, qui aura sur lui toute autorité pour le conduire dans les bons pâturages, c'est-à-dire dans le chemin du bien, de la vertu, en évitant de le laisser stationner dans les lieux où il n'y a pas de nourriture et où il risquerait de dépérir, c'est-à-dire dans l'indolence et l'indifférence ou dans les vertus purement naturelles qui sont insuffisantes, et pour le protéger contre les bêtes de proie, c'est-à-dire contre le démon et les hommes vicieux qui perdraient les âmes. Cette comparaison est, elle aussi, très claire : « De même que le berger a reçu mission et pouvoir pour garder, défendre et faire prospérer le troupeau, toi, Pierre, tu as mission et pouvoir pour garder, défendre et faire prospérer mon Eglise. Le berger est le chef du troupeau, tu es le chef de mon Eglise. »

Remarquez que Jésus distingue dans le troupeau les agneaux et les brebis. Les brebis, ce sont les mères ; les agneaux, ce sont leurs petits. Dans l'Eglise, les brebis, ce sont les évêques et les prêtres qui donnent aux fidèles la vie de la grâce par le baptême et les autres sacrements. Les agneaux, ce sont les fidèles. En disant à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » Jésus a donc voulu faire entendre à Pierre qu'il lui donnait autorité non seulement sur les fidèles, mais encore sur les évêques et les prêtres, c'est-à-dire sur toute l'Eglise.

Jésus-Christ a ajouté : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Le mot « porte » ne signifie pas ici « entrée » ou volet qui sert à ouvrir et à fermer l'entrée d'une maison. C'est une expression orientale qui veut dire « puissance. » On emploie encore ce mot aujourd'hui dans le même sens pour désigner la puissance du sultan ou du gouvernement turc. « La Porte » veut dire la puissance turque. Jésus a donc assuré Pierre que les puissances de l'enfer, c'est-à-dire du mal, ne l'emporteraient pas sur son Eglise, ne parviendraient pas à la détruire. Pourquoi ? Parce que Pierre aura avec lui la puissance de Jésus qui est bien plus grande que celle du démon.

La promesse de Jésus s'est réalisée. Le démon a essayé de détruire l'Eglise par les persécutions, par les schismes, par les hérésies. Il n'y a pas réussi. L'Eglise est toujours là, bien vivante. Elle s'est développée et continue tous les jours à se développer.

—